

Literary Page : la litterature contemporaine de la suisse francais et de la suisse italienne

Objekttyp: **Group**

Zeitschrift: **The Swiss observer : the journal of the Federation of Swiss Societies in the UK**

Band (Jahr): - **(1923)**

Heft 130

PDF erstellt am: **11.07.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LITERARY PAGE

Edited by Dr. PAUL LANG.

All letters containing criticisms, suggestions, questions, etc., with regard to this page should be addressed to the "Literary Editor."

LA LITTÉRATURE CONTEMPORAINE DE LA SUISSE FRANÇAISE ET DE LA SUISSE ITALIENNE.

(Conférence donnée au Groupe de Londres de la Nouvelle Société Helvétique par le Dr. PAUL LANG, le 28 septembre 1923.)

(Suite.)

Metteur en scène, acteur, poète et traducteur, il ne se lasse pas de créer. Il sait l'Anglais et vient de publier une nouvelle traduction du "Midsummer Night's Dream," continuant ainsi l'ancienne tradition anglophile de Genève. Comme poète, il écrit de vers brillants, très colorés toujours, souvent pathétiques. Ses amours passagères y étant étalées candidement, il ne peut empêcher d'être considéré par d'aucuns comme frivole. Un scepticisme résigné se détache souvent de ses pages dont la délicatesse vous console de certains défauts de goût. Par sa vie il prouve, en somme, que paganisme ne dit pas toujours destruction. Piachaud démontre la vitalité de la jeune Genève païenne et la possibilité de créer sa civilisation à elle, contre et en défi de la tradition protestante.

Georges Ultramaré semble être irrévérrencieux comme Piachaud. Comme lui, il s'essaye dans la comédie. Mais tandis que Piachaud a le tempérament et les manières d'un acteur, sensualiste et sceptique comme il l'est, Ultramaré, un dialecticien et un optimiste, a celui d'un journaliste. Il est spécialement fort dans la comédie légère et fantastique et dans des petites causeries spirituelles. Dans ses entre-fillets et petits contes règne un mouvement plus vif que dans les productions similaires par l'auteur éminent publiciste genevois qu'est de Traz. Plus de légèreté et d'élasticité d'esprit s'y prononcent. Comme Piachaud, Ultramaré est un moderne, en révolte contre les vénérables critiques qui s'affichent comme champions attirés de la tradition protestante et qui viennent d'obtenir un allié quoiqu'il ne les suive pas partout, en Albert Rheinwald.

Vous me demanderez à la fin de cet exposé de la littérature genevoise de nos jours: quels sont ses traits significatifs? et je dirai que comme autrefois elle est caractérisée par une tendance combattive et guerrière. La bataille est plus ouverte qu'elle ne le fut dans le dernier siècle, parce que les deux camps, sont de taille plus égale. La tradition protestante encore toute puissante il y a une ou deux générations — ce qui était plutôt néfaste pour l'efflorescence de l'art et de la poésie — est maintenant sérieusement menacée par des influences provenant en partie de la grande immigration française et italienne, en partie aussi des relations plus intimes avec la Vaud et les autres régions situées le long du Lac Léman et finalement aussi de la Suisse alémanique. Ainsi les conflits ne manquent pas dans la littérature genevoise moderne et personne ne sait ce qui sera le résultat final. Une chose cependant paraît indiscutable. En Henry Spiess Genève a trouvé un poète dont l'œuvre excelle par la grandeur et la profondeur. Spiess est le premier poète lyrique de mérite qu'ait créé cette ville, je dirais plutôt, qu'ait créé la Suisse romande entière.

Transportons nous maintenant, si vous le permettez, dans le direction de l'Est: Écoutez ce que le canton de Vaud nous dira. Nous nous rappelons que dans tout le siècle passé nous n'y avons trouvé aucun écrivain qui ait été un véritablement grand artiste de la plume. Nous avons ensuite entendu que les choses changeaient un peu, grâce à la publication de la "Voile Latine." Nous avons déjà parlé en détail du développement postérieur d'Henry Spiess. Nous avons essayé de caractériser en un mot ou deux Ami Chantre et Henri Odier; tous les trois autrefois des collaborateurs de cette vaillante revue. Tous les trois, avons-nous constaté, sont des auteurs qui soignent leur style très consciencieusement, parfois peut-être trop consciencieusement. Si l'on peut maintenir que les deux derniers n'écrivent souvent que de la "littérature" dans le sens limité du mot, Spiess, au contraire, a réussi à s'exprimer si complètement que tous, ou presque tous, les problèmes spirituels qui s'imposent à la Genève d'aujourd'hui, se reflètent dans ses poèmes comme dans un miroir. Il est le représentant poétique de son Canton.

On peut dire la même chose d'un écrivain Vaudois, fils de ce même mouvement. C'est vrai aussi et c'est encore plus profondément vrai de Charles Frédéric Ramuz qui a réussi à imposer à son pays sa personnalité si originale à un tel degré qu'il en est devenu comme l'expression vivante. Sa forte personnalité a supplanté et par là complètement anéanti de faibles commencements d'autres mouvements littéraires.

Ramuz fut, comme Spiess, destiné d'abord au barreau. Bientôt cependant il se voua exclusivement à la littérature. Il fut toujours et ne fut rien d'autre qu'un écrivain professionnel. Ceci compte certainement pour beaucoup dans son développement si logique qui a fait de lui l'auteur éminent artiste qu'il est. Ramuz a produit dans le courant des derniers vingt ans à peu près une vingtaine de livres. A part quelques vers et quelques essais ce sont des romans surtout et des nouvelles. Ceux-là,

qui seuls sont importants, peuvent se diviser en trois catégories. Il y en a d'abord ceux qui traitent de la vie des paysans, d'autres ensuite qui traitent de la vie de la petite bourgeoisie et enfin ceux dans lesquels une idée mystique est exprimée. Le troisième groupe comprend cinq livres qui se suivaient avant la publication de sa récente "La séparation des races." Les cinq sont "Le règne de l'esprit malin," "La guérison des maladies," "Les signes parmi nous," "Terre du Ciel" et "Présence de la Mort." Ramuz, quoiqu'il doive beaucoup à Paris où il vivait à plusieurs reprises, est néanmoins profondément empreint du génie vaudois. Il a réalisé en artiste la maxime de Juste Olivier: Vivons de notre vie. Son style est imprégné du "parler du terroir." Il est ainsi devenu original, — gauche et pesant si l'on veut — mais combien expressif et savoureux! En caractère obstiné et têtu, Ramuz ne put dépeindre avec la véricité voulu son peuple vaudois qu'en lui prêtant les mots même qu'il emploie journellement. Si, en vertu de son entêtement linguistique, Ramuz ne commence à faire son chemin dans la capitale française qu'à l'heure qu'il est, les meilleures intelligences de la Suisse romande sont conscientes par contre depuis nombre d'années que le grand génie épique de leur race s'est levé au milieu eux.

Le tempérament de Ramuz va essentiellement à l'observation. Il voit le geste et le note. Comme Spitteler, il n'aime pas l'analyse. Il raconte, dans son style souvent saccadé, comme qui dirait en ajoutant observation à observation. En continuant la lecture, l'on est profondément impressionné par la vraisemblance de ce qu'on lit. Impossible de douter des faits qu'il narre. C'est ainsi — on en est convaincu — que discutent les paysans, c'est exactement comme ça qu'ils sentent. Ramuz paraît, et en ceci il ressemble à de Traz, complètement détaché de ce qu'il raconte. Jamais les sorts étranges auxquels il nous mêle semblent le toucher le moins du monde. C'est un simple chroniqueur qui collecte des documents et les étale ensuite. Qu'il raconte des faits cruels, pervers même, qu'il nous parle de conditions heureuses, harmonieuses, son allure est toujours la même, lente, régulière. Jamais une éruption d'émotion! La compassion s'éveille en vous rien que par les seules actions et situations qui sont contrastées. Tous les caractères — ou peu près tous — que Ramuz nous présente, sont lents, gauches, gouvernés par de simples idées. Tantôt ce sont des paysans de la Vaud, surtout de la région voisine du lac, tantôt des habitants du Valais. Dans quelques uns de ses contes de la deuxième période il parle de gens appartenant à la petite bourgeoisie. Une fois un avocat est le héros, une autre fois c'est un peintre. Le développement du talent de Ramuz confirme certaine loi psychologique dont le psychanalyste Jung a expliqué le mécanisme dans son ouvrage sensationnel "Types psychologiques." Selon cette loi un homme absorbé excessivement par les choses extérieures et leurs qualités (type sensuel) possède généralement un sub-conscient plutôt violent et moralement peu développé. Ce n'était donc que naturel que Ramuz qui a cultivé presque exclusivement ses facultés d'observation, subit à un moment donné une invasion d'intuitions désagréables et effrayantes. Voici ce qui explique après la période purement naturaliste ses cinq livres montrant une note apocalyptique. Les caractères qui y sont dépeints n'agissent pas visiblement en vue d'un but déterminé. Ils sont tous poussés par une force fatale. Tous les cinq livres sont bâtis exactement sur un même plan. Dans un même rythme commun à tous le Mal s'approche et détruit tout ou bien rentre de nouveau dans les ténédres. La première moitié est toujours l'exposition du milieu et des caractères, la deuxième la catastrophe qui s'approche d'une allure de plus en plus précipitée. La fin n'est généralement pas tout à fait si terrible comme nous l'avons craint. Ainsi dans "Le règne de l'esprit malin" le diable pervertit un village entier, mais est finalement chassé par les forces du ciel et dans "Terre du Ciel" un coin du paradis qui a tous les aspects d'un village suisse est soudainement envahi par des mortels menaçants et souillés de péchés. Quand tout semble déjà perdu, ils disparaissent aussi subitement qu'ils sont venus, laissant derrière eux un sentiment d'inquiétude qui seul avait manqué au bonheur complet des paysans paradisiaques.

Autour de la personnalité énergique de Ramuz toute une pépinière littéraire a poussé, la soi-disant "Ecole de Cully": différents jeunes poètes parmi lesquels nous citerons Pierre Louis Mathey et Emmanuel Buenzod le considèrent comme leur maître et façonnent leur langue sur le modèle de la sienne. Ramuz fut aussi l'idée-force du mouvement des "Cahiers vaudois." C'était un mouvement concentré dans une publication qui paraissait pendant la guerre à Lausanne sous la direction d'Edmond Gilliard. Ces brochures, quelque peu similaires aux "Cahiers de la Quinzaine" de Péguy, contenaient de la prose et de la poésie. Les auteurs étaient des poètes vaudois et genevois et quelques Français aussi. Ramuz et ses disciples y publièrent une bonne part de leurs œuvres. La collection fut utile en consolidant les efforts et en créant, par l'échange d'idées, une doctrine esthétique commune. Parmi d'autres choses les "Cahiers vaudois" contiennent un important essai par Ramuz: "Raison d'être" dans lequel il exposa les grandes lignes d'une culture distincte du bassin du Léman, une culture qu'il croyait possible et nécessaire de faire naître. Il insista dans

cet essai également — et d'une manière très prononcée — sur la nécessité d'exprimer la pensée vaudoise en une prose saturée par le parler du terroir. Il maintint que même les particularités de la syntaxe qui caractérisent si fortement le parler vaudois devraient être conservées dans des œuvres littéraires quoiqu'elles les rendissent gauches et tordues. Il dit à ce sujet: "Que m'importe l'aisance si j'ai à rendre la maladresse, que m'importe un certain ordre, si je veux donner l'impression du désordre, que faire du trop aéré quand je suis en possession du compacte et de l'encombré. Il faut que notre rhétorique, nous nous la soyons faite sur place et jusqu'à notre grammaire, et jusqu'à notre syntaxe — et que, le choc reçu, nous n'ayons plus en vue que de le restituer tel quel!"

Si Ramuz est le talent épique le plus pur que la Vaud possède aujourd'hui, il n'est cependant pas le seul. Nous devons dire au moins quelques mots de Benjamin Vallotton qui a vécu pendant des années à Lausanne en qualité de professeur. Il l'a quitté récemment pour l'Alsace où il résidait dans sa jeunesse. Vallotton est célèbre pour une douzaine de romans habiles dont quelques uns traitent de sujets relevant de la guerre et du destin de l'Alsace. Les Suisses s'intéressent plus spécialement à ses portraits de la petite bourgeoisie vaudoise qui s'étalent dans son "Ce qu'en pense Potterat" et "La Famille Profit." C'est un écrivain qui sait son métier, mais son naturalisme est souvent un peu outré. Un parti pris par trop prononcé lui gêne parfois l'effet purement artistique. Dans son emballement il est juste le contraire de Ramuz, toujours détaché et objectif. Mais comme le peuple aime mieux les palpitations d'un cœur droit et sincère que les préoccupations décoratives d'un artiste pur, ses livres ont eu un succès assez retentissant. Trois ont même été traduits en anglais ce qui marque un record pour un auteur suisse.

Il y a encore un troisième domaine de la littérature vaudoise. On y touche au vif comme chez Vallotton et jouit en même temps de la composition artistique de Ramuz. C'est le Théâtre Vaudois qui est en faveur auprès de l'élite comme auprès du peuple. Il n'y a pas encore de théâtre national pour toute la Suisse, mais les Vaudois avec leur création de Mezières ont montré comment il fallait s'y prendre. Adonnés au plaisir comme ils le sont, un peu rêveurs et bons enfants, et goûtant les spectacles autant que la musique, eux plus que toute autre population de la Suisse romande avaient une prédisposition heureuse pour le théâtre. Par un pur bonheur il s'est trouvé une bande d'auteurs, de musiciens et de peintres qui ont eu la tenacité et l'esprit de collaboration — chose plus souvent rêvée que réalisée — pour fonder et tenir ensemble une entreprise artistique. Ils ont ainsi créé et développé le "Théâtre de Mezières." Là, dans le cœur du canton de Vaud, des drames et des opéras joués par des acteurs et des chanteurs du pays ont été donnés depuis 17 ans. Et ces drames furent écrits par des Vaudois, décorés par des Vaudois et accompagnés d'une musique écrite par des compositeurs Vaudois! Des musiciens comme Gustave Doret, Ansermet et Honegger, le poète René Morax, les artistes Jean Morax, René Auberjonois, les Cingrias et Bischoff sont ses forces vivantes. Parmi les pièces qui y furent jouées, nous mentionnerons les drames de Morax "La Dime," "La Nuit des Quatre Temps," "Tell," "Le Roi David" et "Davel." S'il est trop tôt de comparer Mezières à Bayreuth — comparaison qui fut faite cependant — il est au moins possible de dire que le Théâtre du Jorat est une expérience extrêmement méritoire dans l'art si difficile de mettre en scène d'une façon artistique des pièces à tendance populaire. Il ne sera, certes, pas nécessaire d'insister sur l'importance capitale de ces tentatives en vue de l'éclosion d'un Art Romand national et conscient de soi.

Le Canton de Vaud connaît, à part Morax, un autre jeune dramaturge encore. C'est Fernand Chavannes dont les trois pièces "Le Mystère d'Abraham," "Guillaume le Fou" et "Bourg St. Maurice" ont éveillé des espérances. Son style, plus que celui de Morax, est clairement influencé par la manière de Ramuz. C'est comme gravé sur du bois.

Considérant maintenant l'ensemble de la littérature vaudoise contemporaine, nous pouvons constater qu'elle a enfin dépassé l'intellectualisme qui caractérisait la grande majorité de ses écrivains du 19ième siècle. Une tendance locale s'est bien affirmée, mais les éléments que cette littérature tire du contact avec le sol et le peuple sont cette fois élevés sur le plan artistique. C'est la conscience artistique qui domine et non plus la matière elle-même. Ce mouvement vaudois paraît franchement hostile au calvinisme et à l'intellectualisme genevois. Mais profondément vaudois et imbu de certaines conceptions bien paysannes et bien suisses comme il est, il paraît également se méfier de ce qui lui vient de Paris et de la France. Le paganisme français de la Genève moderne, représenté le plus nettement par Piachaud, est au moins si différent de la renaissance vaudoise qu'est le calvinisme intellectuel d'Amiel ou d'un autre des vieux Genevois. Ramuz pour le genre épique et Morax pour le genre dramatique sont les piliers les plus élevés de ce mouvement. Le grand poète lyrique lui manque encore. Il arrivera, sans doute, sous peu de temps, afin d'assurer l'harmonie complète et multisonore à ce concert de la jeune Vaud littéraire.

(A suivre.)